

Une vie pour la liberté et la justice

Luis Espinal, jésuite et martyr

par Christoph ALBRECHT s.j.,* Bâle

Dès 1974, la Compagnie de Jésus affirmait que l'engagement pour la justice faisait partie intégrante de sa mission. Depuis lors de nombreux jésuites (plus d'une quarantaine) ont payé de leur vie leur fidélité à cette vocation. Luis Espinal est l'un d'eux. On connaît ses prières de feu, «Oraciones a quemaropa» (Prières à brûle-pourpoint). Il n'a jamais eu peur d'appeler les choses par leur nom et de faire éclater au grand jour les conflits latents. Pour lui, il s'agissait surtout de dénoncer les mécanismes de dépendance et d'oppression, d'aider les défavorisés à développer leur savoir-faire et leur conscientisation, et de prendre leur parti lorsqu'ils revendiquaient leurs droits lésés.

«**T**ant que durera une injustice de fond, inscrite dans les structures, il n'y aura pas de vraie démocratie en Amérique latine. Comment serait-il possible d'être égaux devant la loi et les droits fondamentaux politiques, civils et humains, alors que nous ne sommes pas égaux lorsqu'il s'agit des questions de vie et de mort, de nourriture, d'éducation et de travail ?»¹

Lorsqu'en 1979 les paysans des hauts plateaux boliviens (Altiplano) manifestèrent pour des prix plus justes, pour une meilleure formation et une meilleure assistance médicale, les médias les accusèrent d'attenter aux droits de l'homme sous prétexte que des familles avec de jeunes enfants étaient restées bloquées dans des lieux perdus, suite aux barricades qu'ils avaient élevées. Luis Espinal y vit l'opportunité d'attirer l'attention sur les relations de cause à effet : «Durant les 400 ans où ils ont été opprimés, personne

n'a jamais défendu les *campesinos*. Et maintenant, parce qu'ils réclament un tout petit peu de justice, on les taxe d'*Indios*, de brutes, de sauvages ou même d'ennemis de la démocratie. Si hier les chefs des paysans comme Túpac Amaru ont été cruellement écartelés, si récemment encore des centaines de *campesinos* ont été massacrés par le gouvernement du général Banzer, aujourd'hui ils ont raison d'abandonner leurs outils et leurs récoltes pour défendre leurs droits.

»Nous n'avons rien contre les touristes et les pèlerins, pour lesquels on a réclaté sécurité, nourriture et assistance médicale, mais nous exigeons que ces droits soient partagés avec les trois millions et quelques de *campe-*

* Christoph Albrecht est engagé dans la pastorale à Bâle et prépare une thèse sur la théologie de la libération et la communication. Cet article est paru dans *friZ (Zeitschrift für Friedenspolitik)*, n° 1/03 Zurich.

sinos qui ont été marginalisés par les civilisés et qui le sont aujourd'hui encore.»²

Qu'il s'agisse de critiques de films, d'éditoriaux, de manuels scolaires ou de commentaires bibliques, Espinal saisissait toutes les occasions pour aborder la question sociale dans la perspective des défavorisés.

Qui était Luis Espinal ?

Luis Espinal est né en Catalogne en 1932. A l'âge de 17 ans, il entra dans l'ordre des jésuites. Après des études de philosophie, de théologie et de sciences de la communication, il travailla deux ans à la télévision espagnole. Ses contributions firent sensation par leur opposition à la censure imposée par le régime franquiste. Ce qui provoqua son limogeage et, finalement, son départ pour la Bolivie, où il assumait diverses charges en tant que prêtre, journaliste, critique de cinéma, régisseur et professeur d'université en sciences de la communication.

L'engagement d'Espinal se reconnaissait aussi à son style de vie, à sa façon de voyager ou de renoncer à des voyages à l'étranger, à sa manière de traiter les personnes d'autres milieux sociaux. Il vivait dans une petite communauté, avec trois autres jésuites, des familles et des personnes seules, s'occupant des tâches ménagères, partageant les soucis quotidiens des familles et des voisins. Sa communauté accueillait continuellement, pour quelques semaines ou quelques mois, des personnes en panne de logement ou qui se cachaient pour des motifs politiques.



Luis Espinal, 1977.

Luis Espinal luttait contre les abus de pouvoir dans l'Eglise et la société, et ses idées furent combattues par les nombreux défenseurs du statu quo. Lorsque la vérité et la justice étaient en cause, Espinal ne craignait pas les conflits, même avec les représentants de son Eglise : «Il n'y a rien de plus éloigné du Christ qu'une Eglise installée au milieu des puissants de ce monde. [...] Si l'Eglise n'avait plus de biens à défendre, elle serait peut-être plus libre pour lutter en faveur de ceux qui n'ont rien ; il lui serait alors plus facile d'abolir sa bureaucratie.»³ Et : «Une religion qui n'a pas le courage de parler en faveur des hommes n'a pas le droit de parler en faveur de Dieu. C'est pourquoi il est logique que l'Eglise dérange lorsqu'elle rompt l'alliance tacite avec toute forme d'oppression. [...] Dans la mesure où elle se souvient qu'elle a été fondée par un Dieu qui a été exécuté, l'Eglise ne peut être que dérangeante.»⁴

Soutenus par Espinal et encouragés par sa propre participation, des membres de l'Association bolivienne pour les droits de l'homme rejoignirent une grève de la faim

lancée par cinq femmes de la région minière. C'est ainsi qu'au début de 1978, plus de mille grévistes de la faim et un immense mouvement de solidarité à travers tout le pays eurent raison de la dictature de Hugo Banzer. «La grève de la faim s'est déroulée dans le cadre d'un mouvement de résistance non-violent, un combat pacifique à la manière de Gandhi ou de Luther King. Ce pacifisme a discrédité l'Etat qui accusait le mouvement d'être extrémiste et subversif ; on ne pouvait vraiment pas dire que notre manifestation troublait l'ordre public.»⁵

Pour Espinal et ses compagnons de lutte, le pacifisme n'avait rien à voir avec l'acceptation passive des conditions socio-politiques. Sa force venait de la décision commune de risquer sa santé, non par plaisir mais par solidarité avec ceux et celles qui n'avaient plus rien à perdre.

La dictature de Banzer tombée, divers groupes politiques s'organisèrent légalement pour se présenter aux élections, mais des tentatives de putschs entravèrent le processus démocratique. Parce que l'activité journalistique d'Espinal les empêchait de prendre plus largement le pouvoir, le 22 mars 1980 les militaires le firent enlever, torturer et exécuter.

Que peut bien nous enseigner la vie courageuse d'Espinal ? Sa vigilance contre l'abus de pouvoir des médias reste d'actualité

dans de nombreux pays où la liberté d'opinion n'est pas garantie et où il est si dangereux de critiquer le gouvernement, que journalistes et juristes adoptent dans leur activité professionnelle des critères conformistes.

Résistance et solidarité

L'autocensure est plus dangereuse que la censure, parce qu'«elle dispense le gouvernement de pratiquer lui-même ouvertement une censure détestée. [...] Par son évidente brutalité, la censure justifie la protestation et la résistance ; par contre, l'autocensure se place d'elle-même dans le droit fil de l'escroquerie morale, de la corruption et de la lâcheté. La censure aiguillonne la résistance ; l'autocensure recouvre d'un vernis démocratique ce qui, de fait, n'est rien d'autre qu'une dictature.»⁶

Aujourd'hui encore, la peur de se retrouver économiquement ou socialement parmi les perdants nous pousse le plus souvent à nous aligner intellectuellement. Cette peur s'enracine dans une conception individualiste du succès. La vie d'Espinal montre à quel point le courage de résister à l'abus de pouvoir et à la corruption et la solidarité vécue avec ceux qui en sont victimes se conditionnent réciproquement.

Chr. A.

(traduction P. Emonet)

À NOS ABONNÉ(E)S

Vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité et nous vous en remercions chaleureusement. Vous pouvez aussi nous soutenir en faisant connaître **choisir**, en incitant vos connaissances à s'y abonner ou en leur offrant un abonnement à notre revue.

Renseignements :

Geneviève Rosset, administration de **choisir**,
18 r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ 022/827 46 76.

¹ **Espinal**, *La democracia no lo resuelve todo*, in «Aquí», La Paz, 21-27.4.79.

² *El despertar del gigante dormido ?*, in «Aquí», La Paz, 15-21.12.79.

³ *Tesoros de la Iglesia*, in «Última Hora», La Paz, 4.8.71.

⁴ *Religión* in «Última Hora», La Paz, deux parutions : 31.5.71 et 6.12.72.

⁵ *La experiencia del hambe*, Comisión de Pastoral Social, Cochabamba 1986, 11-12.

⁶ *Autocensura*, in «Última Hora», La Paz, 14.6.72.